

Les nouvelles "femmes savantes" : [1ère partie]

Autor(en): **Fassbinder, Klara / Delachaux, V.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **18 (1930)**

Heft 330

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-259943>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les Femmes et les partis politiques

Il y a quelques mois l'auteur de ces lignes a développé devant les présidentes des Sections de l'Association suisse pour le suffrage féminin ses idées sur l'entrée des femmes dans les partis politiques. Tout en reconnaissant que les partis politiques sont une nécessité dans une démocratie comme points de concentration et de cristallisation des aspirations populaires, j'ai émis l'avis que les femmes doivent retarder leur entrée dans les partis et leur collaboration active jusqu'au moment où elles posséderont la plénitude des droits politiques.

Deux faits assez récents m'ont prouvé que j'avais raison. L'un a trait à l'Allemagne, l'autre à la Suisse. Qu'on me permette de les exposer brièvement.

A l'assemblée générale du Conseil national des femmes allemandes, qui a eu lieu en septembre 1929 à Königsberg, M^{me} Frances Magnus-Hausen a parlé sur ce sujet: *Dix ans de droits politiques pour les femmes allemandes*. L'oratrice a constaté le fait généralement connu que l'intérêt des femmes allemandes pour les partis politiques a beaucoup diminué, et en a marqué les causes:

« Il est certain, et nous devons formuler clairement une bonne fois cette accusation: aucun des partis politiques n'a compris la tâche qui lui incombait au moment de l'entrée des femmes dans la vie politique. Nous ne voulons pas tant parler du fait qu'ils ont manqué, comme d'habitude, de parole en ne tenant pas compte des femmes dans la distribution des mandats et la constitution des autorités des partis; ce qui est, à mon avis, plus grave, c'est leur manque complet de compréhension spirituelle et morale vis-à-vis de ces jeunes forces neuves et vis-à-vis de la bonne volonté des femmes qui était en ce moment sans limites. Les partis politiques ne comprenaient-ils donc pas que les femmes ne demandaient pas mieux que de combattre pour un but idéal adapté à leurs forces? ne voyaient-ils pas que, grâce à leurs expériences, ils étaient appelés à devenir les conducteurs et les chefs de ces forces féminines? Les partis ont commis ici une faute historique qui, peut-être, se fait déjà sentir maintenant par leur appauvrissement continu, par le fait que de forces morales ils dégénèrent de plus en plus en organisations professionnelles ne poursuivant que des intérêts matériels. »¹

Serait-ce différent en Suisse?

Aux assises du parti socialiste de 1929 à Magdebourg, l'une des femmes les plus en vue de ce parti, M^{me} Juchacz, membre du Reichstag, put dire dans un rapport sur *La femme dans la politique et l'économie publique* que, « lorsque dans des assemblées, des affaires intéressant les femmes doivent être traitées, les hommes disent qu'ils n'ont plus le temps et quittent la salle ». Sur 32 arrondissements 13 n'avaient délégué aucune femme aux assises du parti, bien que chaque délégation comptât six à sept membres.

Serait-ce différent en Suisse?

Ces deux citations peuvent suffire pour montrer quelle est la situation en Allemagne où les femmes possèdent leurs droits politiques.

Le second fait qui illustre l'attitude des hommes politiques et des chefs de partis en Suisse vis-à-vis du suffrage féminin s'est produit tout récemment pendant la campagne pour la révision constitutionnelle du monopole de l'alcool.

On a fait appel à la collaboration des femmes pour exercer leur influence sur leur mari et sur leurs fils. Mais lorsque notre Association pour le suffrage féminin a voulu placarder ses affiches, on l'a priée d'y renoncer de peur que cette attitude déplaise à quelques électeurs et les engage à voter « non ». Mais on a oublié, semble-t-il, ceux qui auraient été heureux de voir leurs efforts secondés efficacement par les femmes. Or, de ceux-ci, les chefs de partis étaient sûrs d'avance, et l'on n'avait pas besoin d'avoir des égards pour eux.

Et lorsque, au courant des dernières semaines, on sentait passer, dans les conciliabules masculins, cette vague de pessimisme qui, jusqu'à la dernière minute a dominé les hommes politiques, il suffisait de dire: « Ne serions-nous pas bien

tranquilles sur le sort de la révision si les femmes avaient le droit de vote? » pour voir des signes d'assentiment et des hochements de tête affirmatifs de tous les côtés. Mais lorsque quelque ami impénitent du suffrage féminin voulait tirer des conséquences de ces réponses tacites, les visages se renfrognèrent, et l'on entendait l'argument toujours si facile, mais si pauvre: « Le peuple n'en veut pas! »

Cette attitude des chefs de parti, leur manque de confiance dans le peuple, dans leurs propres troupes, n'est-elle pas la preuve éclatante que les partis politiques sont vraiment « malades », qu'ils ne se composent plus que d'un Etat-Major ne pouvant compter sur les citoyens dès qu'il s'agit d'une question qui n'est pas purement d'intérêt matériel immédiat? Les journaux ont annoncé en lettres grasses que la démocratie avait fait ses preuves, que la patrie était sauvée; mais y a-t-il vraiment de la part de nos partis politiques des raisons de tant se glorifier? Il semble que, sous ces belles phrases, on veuille cacher la pâleur de la crainte affreuse dans laquelle on a vécu pendant des semaines. Depuis la votation d'il y a dix ans sur l'entrée de la Suisse dans la Société des Nations, on n'avait plus vu un tel déploiement de forces politiques, plus entendu tant de discours et de conseillers fédéraux et de chefs de partis. Et malgré tout, plus de 300.000 citoyens n'ont pas suivi le mot d'ordre unanime des partis. Est-ce là une preuve de la force de nos partis politiques?

Aussi aujourd'hui, plus que jamais, je suis d'avis que l'entrée des femmes dans les partis politiques n'aurait à l'heure actuelle aucune influence heureuse sur ceux-ci. Elle ne servirait qu'à prolonger un état qui, tôt ou tard, doit aboutir à une dissolution, et dans la suite à une réorganisation sur des bases nouvelles, prévoyant en tout premier lieu l'extension du suffrage aux femmes. Lorsque des partis auront compris cette nécessité, et prouvé clairement que le redressement de la situation politique, économique, sociale et morale de notre pays exige impérieusement cette collaboration, le moment sera venu d'examiner à nouveau ce problème. Espérons qu'à ce moment-là nos partis politiques comprendront mieux que les partis politiques allemands le rôle qu'ils pourraient et devraient jouer.

H. F.

Les nouvelles "Femmes savantes"

N. D. L. R. — Nous empruntons l'intéressante étude qui suit à l'excellente revue féministe allemande *Die Frau*, rédigée avec tant de talent par le Dr. Gertrud Bäumer. L'auteur, Aussi M^{lle} Fassbinder est-elle de ce fait remarquablement active pour ses convictions pacifistes autant que féministes et son activité en faveur du rapprochement franco-allemand, dirige d'autre part la partie littéraire d'un de ces théâtres itinérants populaires, si caractéristiques en Allemagne, et qui vont porter dans de petites bourgades des chefs d'œuvres classiques aussi bien que des pièces étrangères ou très modernes; *Goethe et Shakespeare, comme Bernard Shaw ou Giraudoux*. Aussi M^{lle} Fassbinder est-elle de ce fait remarquablement au courant de la littérature française contemporaine, et son étude, faite avec un recul que ne pourrait peut-être pas avoir aussi bien une Française pour juger de la littérature de son pays, ne manquera pas d'attirer l'attention de tous nos lecteurs.

... Depuis l'époque où Molière fit entrer l'intellectuelle dans la littérature, la situation de la femme s'est grandement modifiée. Elle a pris victorieusement sa place dans les lettres, les sciences et les arts. Elle hante les Universités, conquiert des grades et occupe des postes académiques. Quel écho cette ascension féminine a-t-elle éveillé dans la littérature française, qui a toujours reflété fidèlement les tendances intellectuelles du pays? Quel rôle y joue la femme savante? Comment nous l'y dépeint-on?

Considérons à cet effet une suite de romans. En 1895 et en 1897 déjà, des romans avaient paru décrivant un type féminin nouveau, celui de la femme s'émancipant de l'homme: les *Vierges fortes*, de Marcel Prévost, l'auteur de deux livres sur l'édu-

¹ *Die Frau*, février et mars 1930.

cation de la jeune fille: *Lettres à Françoise* et *Nouvelles Lettres à Françoise*. Mais le problème des études féminines supérieures n'était qu'ébauché, et ce ne fut qu'après 1900 qu'il obtint une attention plus sérieuse. Paul Bourget a remarqué dans sa préface à la *Psychologie du féminisme* de Léontine Zanta (Plon-Nourrit, 1922), que « ce mot de féminisme, on le chercherait vainement dans le vocabulaire d'avant 1900. »

Les romans parus avant la guerre, ceux dans lesquels l'étudiante ou l'universitaire jouent un rôle de premier ou de second plan, se trouvent divisés en deux classes: romans écrits par des femmes, et romans écrits par des hommes. Si arbitraire que puisse paraître cette classification, les deux groupes sont parfaitement dissemblables, les livres dus à des plumes féminines s'opposant tous ou presque tous aux études universitaires des femmes, et les livres dus à des hommes, par contre, les approuvant presque tous. Nous reviendrons sur les causes de cette constatation déconcertante, et donnerons d'abord une courte analyse des ouvrages les plus importants rentrant dans les deux catégories en question.

Outre Colette Yver, qui conclut généralement ses livres par l'affirmation que la carrière universitaire d'une femme nuit à son mariage, nous citerons Gabrielle Réval et ses livres: *La Bachelière*; *La Bachelière en Pologne*; *Les Sévriennes*; *Un Lycée de jeunes filles*; et *Lycéennes*. (Les deux premiers introuvables actuellement; les autres chez Albin Michel, Paris.)

Gabriel Réval étudie l'effort d'émancipation de la femme moderne beaucoup plus sérieusement que Colette Yver. C'est qu'elle a fait, tout au moins en partie, des études supérieures féminines. Elle fut élève de l'École normale supérieure de jeunes filles, installée dès 1882 dans l'ancienne manufacture de porcelaines de Sèvres, et qui prépare les professeurs pour les lycées féminins. Cette fondation, considérée du côté républicain comme une des initiatives les plus fameuses de la Troisième République, avait pour but de laïciser complètement l'éducation féminine, jusqu'alors entre les mains de certaines congrégations religieuses. On comprend que Sèvres et ses partisans aient été en butte, en province particulièrement, aux attaques de l'Église et de ceux qui s'y rattachaient. Son livre, *Les Sévriennes*, paru en 1900, raconte la vie à Sèvres, et souleva de véhémentes protestations, qui aujourd'hui encore continuent à se faire entendre. « Il ne faut pas mélanger la satire et la réalité », disait récemment à M^{lle} Fassbinder une femme professeur à Sèvres depuis de longues années. Le lecteur ne comprend pas de prime abord l'indignation qui suivit l'apparition de ce livre. L'auteur ne raconte-t-elle pas à chaque page combien elle se plaisait à Sèvres, et quelle affection lui inspiraient professeurs et assistantes (« les professeurs y sont tous

des hommes ! », s'étonne M^{lle} Fassbinder), ainsi que ces élèves venues de tous les coins du pays. Les élèves sont un peu *schwärmerisch*, mais ont l'esprit tourné vers l'idéal. L'héroïne du livre se décide de façon assez imprévue à s'unir en union libre avec l'homme de son choix, et cet acte d'émancipation morale est présenté comme une suite logique de l'émancipation intellectuelle et religieuse de la jeunesse de Sèvres. Cela déplut aux amis de l'institution, car ils estimaient que des armes étaient fournies ainsi à l'opposition clérical. Ces armes étaient cependant bien artificielles, et la décision de l'héroïne bien exceptionnelle, et tout à fait indépendante de l'enseignement reçu à Sèvres, mais amis et ennemis du livre semblent ne pas s'en être avisés.

Ce sont les deux ouvrages suivants de Gabrielle Réval qui constituent la première attaque raisonnée du système d'éducation de Sèvres: *Un lycée de jeunes filles*, et *Lycéennes*. Le premier nous introduit dans un lycée provincial nouvellement créé. Plusieurs des héroïnes du livre sont fortement antipathiques. Quant aux études de philologie, l'auteur pense que les femmes professeurs inculquent à leurs élèves uniquement leurs propres conceptions. « Demander davantage à ces dames leur paraîtrait outrepasser les droits des élèves et leur infliger à elles-mêmes des tâches superflues. » L'auteur établit aussi la différence entre les femmes professeurs mariées et les autres: « Les célibataires ont la mine dolente; les mariées seules ont parfois pour leurs élèves le sourire maternel qu'elles réservent à leurs propres enfants. »

L'héroïne du *Lycée de jeunes filles* est cependant pédagogue jusqu'au fond de l'âme, mais elle sombre finalement grâce à l'atmosphère privée d'amour de ce milieu d'intellectuelles. On nous présente ce cas comme typique. Il doit nous prouver que Sèvres élève les jeunes filles dans un idéal qui ne résiste pas au choc des dures réalités, et qui forcément conduit les mentalités les plus fines à la défaite. Si elles ne se montrent pas à la hauteur de leur tâche, on les laisse tomber, comme il arrive, par exemple, à Marie, dont la vue faiblit et qui est congédiée « pour un temps indéfini », sans recevoir un centime. Arrachées à leur milieu modeste, sans racines dans ce monde bourgeois et hostile où on les pousse, il ne leur reste que la mort, l'asile, ou le trottoir. Mais l'auteur semble oublier qu'il s'agit ici de ces pionnières d'une cause nouvelle qui rencontrent toujours des chemins difficiles. Aujourd'hui, les choses se passent tout autrement dans les lycées de province.

Nous trouvons dans *Lycéennes* une autre accusation contre les hautes études féminines: « J'ai vu que les professeurs femmes étaient pareilles aux autres femmes, mais plus malheureuses parce que emprisonnées dans les liens d'une morale

Nos peintres suisses:

Marguerite Duperthuis

Un aimable ménage d'artistes, M. et M^{me} Birbaum-Duperthuis (Aigle) a exposé dernièrement des pastels et des huiles au Musée des Beaux-Arts de La Chaux-de-Fonds. Dans une première salle, des peintures à l'huile; nous sommes chez Madame. Et dans la salle voisine, voici Monsieur au milieu de ses pastels. Étonnement à première vue. M. Birbaum possède la finesse et la grâce quasi féminines que réclame un pastel, même solidement peint. Et M^{me} Duperthuis — pour lui conserver son nom de peintre — a des épaisseurs de touche, des fermetés de dessin et des austérités de couleur tout à fait masculines. Leur œuvre est très intéressante, leur personnalité très attachante, et il ne faut pas longtemps pour découvrir la belle camaraderie des deux artistes.

« ... Oui, nous nous soutenons et nous entraînons l'un l'autre, raconte Marguerite Duperthuis. Quel bonheur de travailler ensemble! Le sac au dos, nous grimpos plus haut que l'alpe fleurie, jusqu'au pied des grandes cimes. Et nous ne peignons presque jamais le même site, car nos goûts et nos tendances sont bien différents. Mon mari a beaucoup plus de talent que moi!

— Mon opinion est faite sur ce point délicat, lui dis-je en riant. Mais aujourd'hui, il s'agit de vous. Parlez-moi de vous, si vous le voulez bien.

— ... Ma première émotion artistique? C'est à l'école, alors que

j'avais six ans. Quelqu'un avait dessiné une maison sur le tableau noir. Quel miracle me parurent les traits de craie qui suffisaient à évoquer une maison! Depuis lors, l'enchantement a duré tout au long des années, et en dépit des obstacles que la vie ne m'a pas épargnés... Non, je n'ai pas toujours habité Aigle. En fait, je suis une ancienne globe-trotter. Petite enfance à Buenos-Ayres. Éducation en Suisse. Une femme peintre, notre voisine, M^{lle} Guillermin, me donne des leçons. Elle avait étudié à Paris; elle avait connu les grandes camarades, entre autres Louise Breslau. Très âgée maintenant, elle peint encore dans le plus joli coin de montagne au-dessus d'Aigle. A vingt ans, me voici à Pétrougrad, où je suis les cours d'une académie. Je fais un saut à Paris et je travaille dans l'atelier Jullian. Des raisons de famille me ramènent en Russie. J'y rencontre des maîtres épris de leur art et sachant communiquer leur enthousiasme à leurs élèves. Cette belle époque de ma vie artistique se termine avec la Révolution. L'ouragan bouleverse tout; les académies se ferment, les maîtres se dispersent, beaucoup d'anciens camarades meurent de faim ou sont assassinés.

J'ai sauvé ma vie, mais perdu ce que je possédais, et en plus une bonne partie de mes forces spirituelles et de mon goût pour la vie. Ce qui m'a soutenu dans cette crise, c'est la paix de notre beau pays, c'est la peinture, et c'est le mariage... Oui, mon mari vivait en Russie depuis une trentaine d'années quand il dut s'enfuir, lui aussi. La Providence nous a fait nous rencontrer; elle a uni, pour leur bonheur, les deux rescapés.»

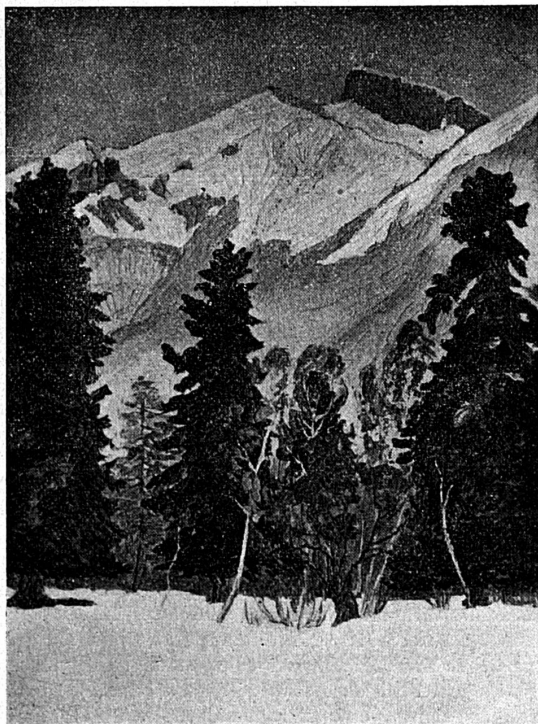
Tout en pressant l'artiste de questions et en l'amenant, un peu

étroite, parce que pouvant tout oser en pensée, mais rien en réalité, de crainte des supérieurs et du monde. On les amorce, on les enferme dans une cage, on détruit lentement en elles ce qu'on appelle l'amour, afin d'augmenter leur puissance cérébrale par la stérilisation de leur sexe. » Il n'y a que quelques natures d'apôtres pour résister à cette mort de l'âme.

Si l'on pense qu'en France les institutrices mariées sont encore et toujours nombreuses relativement aux célibataires (il leur est réservé aujourd'hui le 25 % des places qu'elles soient), on voit que Gabrielle Réval envisage, en fait, des unions autres que le mariage bourgeois. De même qu'elle présente dans la préface de son premier roman l'union libre de son héroïne comme la suite logique d'une instruction féminine en dehors de la religion, elle permet aussi à l'héroïne de *Lycéennes*, de ce livre sur la période de puberté des jeunes élèves des lycées, de s'engager dans des voies que la morale bourgeoise réprovoque. Elle la fait aller encore un pas plus loin : comme elle n'a rien d'une apôtre, la jeune fille abandonne ses études et se refuse à toute formation intellectuelle.

Et pourtant Gabrielle Réval nous avait dépeint cette Berthe Passy, que le lecteur retrouve dans les deux romans dont il vient d'être question, comme une femme vraiment humaine, pleine de vie ardente et le sentant, nullement une ascète, et qui avait conquis sa situation sans l'aide de l'homme. Il y a de ces contradictions dans l'œuvre de l'auteur.

Cependant une citation du roman de Marcelle Tinayre, *La Rebelle*, nous démontre que Gabrielle Réval avait bien compris l'état d'âme de sa génération : « Je pense à toutes ces femmes, à ces médecins, ces avocats, ces professeurs, ces artistes. Elles constituent l'élite féminine, les affranchies, les rebelles. Elles s'élèvent contre les préjugés, contre la morale courante, et elles créent un idéal nouveau d'honneur féminin, de vertu, de devoir. Ce sont des intelligences claires et des âmes nobles. Et pourtant, quand elles se laissent un peu aller dans les entretiens entre femmes, elles me laissent deviner le secret de leur vie intérieure et je sens qu'elles ont conservé les instincts des femmes d'autrefois. L'homme les voit se dresser contre lui en concurrentes et en rivales dans les écoles, les hôpitaux, les administrations. Mais au foyer, et dans le lit conjugal, c'est l'ordre ancien qui prévaut. De tout son cœur, de tous ses sens,



Cliché Mouvement Féministe

Hiver dans la plaine du Rhône
(Huile de Marg. Duperthuis)

la femme tient à sa vassalité en amour... Elle n'a pas le courage d'être libre, elle n'a aucun souci de sa dignité, elle ne ressent que le désir et le deuil de l'amour¹. C'est parce qu'elle croit fermement en sa vocation d'amoureuse qu'on la voit agir ainsi, et aussi parce qu'elle craint de perdre tout pouvoir sur l'homme si elle échange l'ombre de l'alcôve contre la lumière trop crue du forum. La femme ne doit pas s'exposer à perdre son bien assuré, c'est-à-dire l'amour de l'homme, en cherchant à acquérir le profit peu sûr des connaissances intellectuelles.

Tandis que les romans de Colette Yver, qui préconisent le retour au vieil ordre bourgeois connaissent, même en notre période d'après-guerre, le succès de nombreuses éditions, — bien que les universitaires protestent en disant : « ça date, ces livres-là » — les œuvres de Gabrielle Réval semblent être davantage combattues que lues, à en juger par le faible tirage de leurs éditions. Ils font s'exclamer la bourgeoisie : « Voyez, où nous conduisent les études féminines et surtout celles dispensées par les écoles sans Dieu : à l'amour libre, à l'immoralité ! »

C'est de façon remarquablement différente que les écrivains masculins envisagent ce problème, quand il leur arrive de l'envisager. Paul Bourget présente, il est vrai, la Julie Monneron de *L'Étape* comme un type de femme que les études et la préparation pour Sèvres n'ont pas satisfaite et qui, pour cela, naturellement devient la proie d'un coquin aristocratique. Mais il nous est bien fait comprendre qu'elle n'a étudié que poussée par la pauvreté et la volonté paternelle, et l'étude en elle-même n'est pas responsable de sa faute mais bien le déracinement religieux et social de la jeune fille. (C'est au problème de ce déracinement, de l'ascension trop rapide d'une couche négligeant les étapes nécessaires, qu'est consacré ce roman). La façon sympathique dont Bourget décrit la jeune doctoresse en médecine, Berthe, dans *Un divorce* indique que l'auteur ne rend pas les études supérieures responsables de l'immoralité. Julie et Berthe ne sont que des personnages secondaires de ces deux romans. L'auteur ne paraît pas s'être avisé qu'elles annonçaient des réalités nouvelles et durables. Par contre, Marcel Prévost et J.-H. Rosny le jeune reconnaissent comme type nouveau la femme qui fait sa vie, grâce à son travail personnel. Dans *L'indomptée*, Rosny relate le sort d'une jeune femme médecin qui aime un camarade d'études, mais se sépare de lui quand il exige que leur union soit « une

¹ Nous trouvons ici un écho de cette attitude vis-à-vis du féminisme dans l'étude parue en 1928 de l'écrivain connu Rachilde : *Pourquoi je ne suis pas féministe*. (Dans *Leurs Raisons*, Editions de France.)

contre son gré, peut-être, à dérouler sa vie, je considère sa peinture. C'est celle d'un dessinateur plutôt que d'un coloriste, et la plupart des profils de ses montagnes gagneraient, je crois, à se détacher moins nettement du ciel. Cependant, voici un Rhône en hiver qui charme sans arrière-pensée. Des tons très justes plombent l'eau des reflets de la rive enneigée. Voici, bien observés et bien interprétés, la mélancolie des sous-bois en hiver, ou le mystère des brumes traînant au flanc des rocs, ou la grâce svelte et blanche des bouleaux dépouillés. Rien ne vise à l'effet. Rien ne crochète brutalement la sensibilité, mais tout s'insinue avec habileté.

« — ... Mes idées sur la peinture en général? Que vous dire? Il me semble que c'est une affaire de sensibilité visuelle d'abord, de réceptivité intérieure ensuite. Puis il s'agit pour le peintre d'extérioriser ses émotions et de les communiquer à d'autres. Alors commence le véritable travail. On cherche les moyens de s'exprimer, on s'efforce de ne pas se laisser asservir par la technique de la peinture. On interprète, on transpose, on se donne un mal énorme, et l'œuvre, une fois terminée, ne sera comprise que par le très petit nombre de ceux chez qui la sensibilité et l'émotion du peintre éveillent un écho... »

Il fait bon écouter ces propos si évidemment sincères devant la masse imposante de la Tour Sallière, ou, contraste amusant, devant l'effet japonais de floraisons roses sur des rameaux déliés. Devant des vues plongeantes sur une vallée riante et un lac d'azur, et aussi devant de mornes éboulis à peine égayés de menues taches de verdure. Des tendres reflets et des duretés de lignes, des touches

camaraderie sans enfants ». Ce refus n'est pas raisonné, mais part du plus profond de l'instinct féminin. Elle souffre de sa renonciation, mais ne cède pas. Elle fait sa carrière comme médecin de campagne, en dépit de l'animosité que lui témoigne au commencement la population; elle est sérieuse et forte pour lutter contre le mauvais sort. Le fait qu'elle rencontre plus tard un époux qui partage ses idées apparaît comme une concession inutile de l'auteur au goût des lecteurs pour les histoires « qui finissent bien ».

(A suivre.)

KLARA FASSBINDER.

(Traduit de l'allemand par V. Delachaux.)

De-ci, De-là...

Frauen-Zentrale de Zürich.

Le rapport annuel de la Fédération des Sociétés féminines de Zurich débute par des échos de la Saffa, et relate ensuite l'intérêt qu'excita, en février dernier, la petite exposition sociale et cantonale faite d'un regroupement de la participation zuricoise à la Saffa. Détails sur le Secrétariat, qui emploie trois secrétaires; sur le bureau fournissant des aides bénévoles; sur l'Office de placement pour les jardinières et travailleuses sociales; sur l'Office d'orientation professionnelle; sur les vacances facilitées à plus de deux cents femmes; sur la salle où un grand nombre de visiteuses viennent travailler au chaud; sur les cours de tricotage, couture et raccommodage, et sur celui, nouvellement créé et qui remporta grand succès, sur la culture des petits fruits; sur la création d'un fonds servant annuellement de petites rentes à des mères et leur permettant ainsi de rester à la maison pour s'occuper de leurs enfants; etc., etc. Activités belles et bonnes!

Conférences éducatives.

Les 16 et 17 mai prochain auront lieu à Lausanne, dans la salle du Grand Conseil, les « Journées Educatives » de 1930, dont le thème général faisant suite à celui de 1929 sera: *L'Education des Educateurs*.

Des questions particulièrement importantes y seront examinées par des orateurs compétents: le rôle de l'école; ce qu'elle demande aux parents et ce que les parents réclament d'elle; l'hygiène et l'école; les programmes, les devoirs à domicile, les examens, etc.

Ces journées ne deviendront pas cependant un Congrès pédagogique: tous ces sujets seront abordés dans l'esprit des conférences éducatives, avec le désir de contribuer à une meilleure collaboration entre les parents et le corps enseignant. Leur but

est simplement d'éclairer l'opinion publique, de soutenir les efforts de ceux qui souhaitent plus de compréhension et d'entraide entre la famille et l'école, et d'apporter leur modeste appui à ceux qui donnent le meilleur d'eux-mêmes à la noble tâche de l'éducation de notre jeunesse. Programmes et renseignements à *Pro Juventute*, 1, rue de l'Ecole Supérieure, Lausanne.

L'Union Suisse des Amies de la Jeune Fille.

va tenir son Assemblée générale le 23 mai, à Genève. Les séances publiques auront lieu à la Salle Centrale à 14 h. 30 et à 20 h. 30. Dans celle de l'après-midi on entendra un court rapport de la Présidente nationale, M^{lle} Eug. Dutoit (Berne), puis des rapports de 5 minutes chacun de 19 présidentes des sections cantonales, et un intéressant exposé de M^{lle} Mad. Hahn, sous le titre: *A jeunesse nouvelle, visions nouvelles*.

La séance du soir comportera une conférence de M^{lle} Marg. Rehberg sur son travail dans les sanatoria de Leysin, et une allocution de M^{me} Curchod-Secretan, présidente internationale de l'œuvre, sur le travail des A. J. F. dans la lutte contre la prostitution.

Inutile de dire que les lecteurs et lectrices du *Mouvement* sont cordialement invités à ces séances.

Les Femmes dans l'Industrie chiffonnière

N. D. L. R. — *Nous empruntons la saisissante description qui suit à la Correspondance Internationale (rue Tournefort, 33, Paris), qui l'a publiée comme récit d'un stage fait par une élève de l'Ecole Sociale de Bruxelles dans une chiffonnière belge, pour se rendre compte des conditions du travail féminin dans cette industrie. Il est effrayant de penser que l'industrie moderne tolère encore par économie un travail de ce genre. Se pratique-t-il dans les mêmes conditions chez nous? c'est ce qu'il serait intéressant de savoir.*

Ce stage m'a fait pénétrer dans les arcanes de l'industrie chiffonnière si peu connue du public. L'accueil gracieux que me fit le propriétaire de l'usine en m'autorisant à y faire un stage d'ouvrière dans le but de connaître la manipulation complète du triage; les observations que j'ai pu faire au cours de la besogne, les réflexions pénibles qu'elle m'a suggérées, m'ont permis de donner ici un aperçu succinct de l'industrie complète du chiffonnage.

Il y a deux grandes espèces de chiffons; les uns à base de coton ou de toile, destinés aux papeteries; les autres à base de laine ou de demi-laine, retournant à leur centre d'origine, les tissages.

Carbonisés au moyen de l'acide nitrique qui mange le coton et laisse intacte la laine, ils sont effilochés et mélangés à la laine brute; ils repassent ensuite au métier à tisser pour devenir des tissus de second choix.

Voilà donc les deux groupements essentiels; mais que de variétés dans les espèces ou, pour mieux dire, que de variétés conventionnellement établies par les chiffonniers en vue de transactions commerciales! A l'usine, nous comptons de 40 à 50 variétés de coton et de laine, respectivement. Les chiffons blancs sont un composé de petits ou grands restes de coton, de lingerie de corps, de table, de lit, de cuisine; bouts de dentelles, de broderies, de galons; vieux stores, flochés, franges, tulle, étamine; de mille autres riens originellement blancs, le moindre fil de couleur étant une raison d'exclusion de cette catégorie; composé sous-trié encore selon l'intensité de blancheur des gradations conventionnelles appelées Blanc I, II, III; différenciation nécessaire pour déterminer la destination de l'assemblage et sa valeur marchande. Tous

compactes et des indications harmonieuses... il y en a pour tous les goûts, le bon goût y compris.

L'heure a été charmante et je quitte le couple sympathique en regrettant que la place me manque ici pour rendre à M. Birbaum l'hommage qui lui est dû.¹

JEANNE VUILLONNET.



Cliché Mouvement Féministe

La Tour Sallières vue de Salanfe

(Huile de Marg. Duperthuis)

¹ N. D. L. R. — Nos lecteurs apprendront avec intérêt que le drapeau suffragiste, qui a notamment figuré au fameux cortège de l'Escargot à la Saffa, a été exécuté par M. et M^{me} Birbaum-Duperthuis, qui ont ainsi prouvé leur sympathie pour nos idées.